

obtenir l'objet de ses idolâtries. C'est un amour fils de la raison, fondé sur l'honnêteté, inspiré par la foi et entretenu par Dieu, auteur de la sainteté et de l'ordre : c'est le plus grand de ces dons innombrables qui nous ont été départis afin que nous puissions reproduire, au sein de l'exil d'ici-bas, une image du ciel.

« Maintenant, Messieurs les philosophes, réglons nos comptes. Où en sommes nous sur la charité ? Sans Dieu, tel que la foi nous le fait connaître, il n'y a pas de charité chrétienne, non, pas même l'ombre. Eh ! bien, en sommes-nous à ce point de donner un entier assentiment aux vérités de la foi ? Avez-vous dit ou écrit quelque chose qui, directement ou indirectement, soit opposé à la révélation divine ? Répondez, car c'est là le point capital, tout le reste en dépend. Pour mon compte, j'ai déjà pardonné toute injure personnelle, et je suis prêt à pardonner toutes celles que vous pourriez m'adresser d'ici à l'éternité. Je m'offre à rétracter publiquement tout ce que j'aurais dit d'erroné sur vous. Si j'ai parfois énoncé quelques vérités peu favorables à vos seigneuries, je regarderai comme un bonheur, que votre sincère repentir me fournisse l'occasion d'informer le public de votre retour à la vérité, de vous disculper autant que la charité le permettra, de faire l'éloge mérité d'un héroïsme dont les grandes âmes seules sont capables, car seules elles savent fouler aux pieds les suggestions de l'amour propre et les entraves de l'erreur. Je vous appellerais alors mes véritables prochains, mes chers frères, je vous donnerais une des premières places dans mes affections et dans mes prières.

« Mais si tel n'est point votre cas, mes seigneurs, si le péché existe, s'il est publique, s'il fait le scandale des faibles, s'il est dommageable à l'Eglise, s'il tend à faire de l'Espagne un royaume athée, et si vous vous êtes proposé, sciemment ou non, de nous laisser sans autel et sans trône, si votre système une fois adopté, ce qu'à Dieu ne plaise, nous devons être inondés de sang et de crimes ; enfin, si votre conspiration se trame contre tout ce qui s'appelle Dieu, comment osez vous nous parler de la charité dont le principe, l'objet et le lien est ce Dieu même ? Et comment ne voyez-vous pas que cette charité, que vous nous opposez, fait précisément votre irrévocable condamnation ?

« Oui, Messieurs, c'est cette charité que nous enseigna, par son exemple et ses doctrines, notre Sauveur Jésus-Christ, c'est elle qui nous oblige à nous élever contre vous. Y a-t-il au monde un véritable amour qui ne soit accompagné de zèle ! Quel amour pour Dieu serait donc celui du peuple ou du prince chrétien, qui entendrait froidement les blasphèmes par lesquels le premier vaurien venu insulte au Seigneur Jésus, à sa vérité, à l'Eglise son épouse, à son sacerdoce, etc., etc. ?

« Je cherche en vain chez les philosophes cette charité qui unit les enfans de Dieu à Dieu leur père et qui embrasse tous les membres vivans de l'Eglise. Je vois rompus les liens sacrés qui unissent les justes et les pécheurs au sein de l'Eglise visible, c'est à dire la foi et les sacrements, car je vois les philosophes dédaigner la foi et fuir les sacrements, et, lors même qu'ils ne les fuiraient pas, je sais que l'Eglise se refuse à tous ceux qui comme les philosophes, se rendent coupables d'une renonciation publique de la foi. Il y a plus encore. En effet, bien que l'hérétique, par exemple, ne possède pas la vraie croyance, il répète néanmoins telle la croyance qu'il a embrassée ; et bien que le mahométan ne croit qu'absurdités et délires, il dit, sans hésiter, que sa croyance vient de Dieu. L'un et l'autre supposant que Dieu nous parle et que nous devons admettre et croire la parole de Dieu. Mais les philosophes, eux, minent toute la religion dans ses fondemens, ils arrachent jusqu'à la racine l'arbre de notre espérance, en supposant que Dieu n'a pas parlé et qu'il n'était pas nécessaire qu'il parût, ou que, s'il a parlé, nous ne sommes point tenus d'écouter sa parole. Un ce qui touche au prochain, je vois que les philosophes, loin de conclure à Dieu le peuple espagnol, scandalisent ce peuple catholique, et l'égarerent surtout ce qui concerne Dieu, le roi, la patrie, tous et chacun de nous ; il se trompent sur tout ce que l'homme se doit à lui-même. Puis donc que je vois toutes ces choses, je vous le demande, Messieurs, ne mériterais-je pas le nom de prévaricateur, le nom de sacrilège et d'ennemi de Dieu et des hommes, si fermant les yeux sur une si grande erreur, un si grand scandale, un tel dommage, oubliant l'imminent péril où se trouve la charité de Jésus-Christ et de son corps mystique dont le suprême bien est cette même charité, je ne vous résistais pas fermement, sous prétexte que je dois voir en vous une ombre de prochains, fondée sur une capacité métaphisique.

« Je vous entends, Messieurs, crier à la calomnie. Ah ! Messieurs, plutôt à Dieu que ce fut calomnie ! Je regarderais comme un bonheur l'obligation où vous me mettriez de me retracter, sûr-ce de la façon la plus ignominieuse. Malheureusement il n'y a pas là de calomnie : vous nous adressez ce reproche, faute de savoir que répondre. Si vous étiez vraiment ce que nous vous reprochons de ne pas être, vous arracheriez aux philosophes une rétractation, vous donneriez à vos erreurs une explication légitime, au lieu d'accumuler chaque jour motifs sur motifs pour que nous ayons à nous délier de vous.

« Est-ce donc une calomnie, un jugement téméraire, que d'avancer qu'il y a du feu là où l'on voit de la fumée ? Et n'est-ce pas une fumée qui déceale un foyer d'erreur et d'impiété, que ces livres publiés par de malheureux écrivains qui n'ont dû leur élévation qu'à la philosophie, et où la religion chrétienne est traitée de mensonge, la foi catholique d'ignorance, les lois qui la protègent de tyrannie, et le siège du vicar de Jésus-Christ de *hideux mamondice* ? N'est-ce pas une impiété, et le principe de toute impiété, que

de nier l'existence des récompenses à venir ? N'est-ce pas une impiété que d'attaquer et de railler la vie religieuse dans laquelle on se conforme aux conseils évangéliques, et que l'Eglise appelle l'état qui s'approche le plus de la perfection ?

« C'est une très grande vérité que vous nous dites, messieurs, quand vous répétez que *notre religion nous recommande la concorde, l'union, la charité* ; mais c'est aussi la vérité que cette concorde, cette union, cette charité, cette paix sont troublées. Et c'est une imposture et une injustice plus claires que la lumière du jour, que vous vous permettez, Messieurs, quand vous dites que mes compagnons et moi sommes les causes de cette perturbation, quand vous avancez que nous travaillons à introduire *la discorde et la désunion*. Oui, c'est une imposture, si vous entendez par ces paroles, *discorde et désunion*, le contraire de la concorde et de l'union telles que la religion chrétienne les prescrit. *Deus charitas est*, nous dit-elle, *et qui manet in charitate, in Deo manet*. La charité chrétienne n'existe pas en dehors de Dieu. Hors de ce Dieu, il peut y avoir un'on, mais quelle union ? Celle dont parle le psalmiste, lorsqu'il dit que *les rois et les princes de la terre se réunirent comme un seul homme contre Dieu et contre son Christ*. Si vous êtes partisans de ces unions-là, de la paix et de la concorde qu'elles enfantent, alors il n'y a rien de commun entre nous, nous sommes pour vous les enfans du Dieu des armées qui nous ordonne de combattre pour sa cause. Si au contraire vous êtes pour Dieu et pour la charité chrétienne, de quel front venez-vous nous reprocher d'être les auteurs de la discorde ?

« Et qui donc sont ceux qui l'ont trahie, cette charité ? Qui donc sont ceux qui ont mis le comble à nos maux en troublant notre union ? Nous étions unis au sujet de la religion que nous adorions, quels sont donc les infâmes qui l'ont traitée chaque jour d'ignorance et de superstition ? Nous étions unis au sujet de son sacerdoce, et nous savions ne pas faire rejaillir sur ce corps vénérable l'indignité de tel ou tel de ses membres ; qui sont donc les imposteurs qui font sans cesse du portrait d'un prêtre vicieux l'image du sacerdoce tout entier ? Nous étions unis au sujet de la profession religieuse que l'Eglise a consacrée comme née de l'Evangile, et à qui l'Espagne doit les deux tiers de sa gloire ; qui sont ceux qui rivalent les moines et les religieuses au dessous des bohémiens et des vagabonds ? Quels hommes se sont faits les soutiens de ce je ne sais quel républicanisme français, et ont amorti notre ardeur et notre enthousiasme monarchiques ? Nous étions unis au sujet de la hiérarchie sociale, qui existe partout où les hommes existent, et nous ne formions qu'un seul corps politique dont les membres remplissaient chacun sa fonction. Qui sont ceux qui nous ont leurrés de cette égalité, mère de toutes les inégalités ? Nous étions unis . . . mais ce serait à n'en pas finir. C'est vous, Messieurs, qui êtes les promoteurs de ces *lumières nouvelles*, les amis de ces *réformes* ; c'est vous qui venez dissiper toutes nos ignorances, vous enfin qui vous obstinez à nous régénérer malgré nous. Et c'est vous qui ne cessez de nous reprocher *d'être les artisans de la désunion et de la discorde*. A vous entendre tenir ce langage, je ne m'étonne plus que la première parole dont les brigands saluent le voyageur qu'ils arrêtent pour le voler soit celle-ci : *Larga la bolsa, picaro ladron !* A vous ! ta bourse, scélérat de brigand !

PLA FORT DU MONDE EST 1848.

PROUVÉE PAR L'HISTOIRE DE NAPOLEON.

Nous avons dit que Miller, le prophète de la fin du monde en 1843, s'était fait fort de trouver dans l'histoire de Napoléon la preuve de ses doctrines. Dans le meeting de vendredi dernier, à Newark, il a rempli sa promesse avec une singulière habileté. Miller n'est pas le premier qui ait prétendu découvrir dans les écritures saintes la gigantesque image de Napoléon ; mais jamais aucun interprète des prophéties n'avait, aussi bien que lui, établi l'étrange ressemblance qui existe entre cette image, tracée il y a plus de trois mille ans, et le conquérant qui, pendant le dernier demi-siècle, a ébranlé le monde jusqu' dans ses fondemens. Cette transformation de Napoléon en un Messie promis de Dieu, dès le commencement du monde, est trop curieuse pour que nous ne reprochions pas les ingénieux argumens de Miller.

C'est Daniel qui a été le prophète de Bonaparte. Après avoir, dans ses Visions (verset 23) annoncé la venue du Pape, dans les versets suivans (24 à 31), il peint les lattes que ce chef de l'Eglise catholique aura à soutenir contre les prédictions du paganisme, jusqu'à ce qu'enfin *les armes soient pour lui*, et qu'il ait détruit *les sacrifices quotidiens*, (les sacrifices humains faits aux idoles.) Nous ne nous arrêtons pas à suivre les rapprochemens faits par Miller entre l'histoire véritable des premières années de la papauté et la partie des prophéties de Daniel que l'on dit être relative à cette histoire. Il nous suffira de dire que ces rapprochemens sont très spécieux. La seule chose qu'il nous importe de constater, c'est une date qui puisse servir de point de départ. Eh bien, tous les historiens religieux font remonter à l'année 508, après Jésus-Christ, l'extinction totale du paganisme et le commencement du règne paisible du Pape. Or, dans le chapitre XIII de ses visions, verset 11, Daniel a dit que, depuis le triomphe de la papauté, jusqu'à l'extinction de son pouvoir, il s'écoulerait 1290 jours ou années. Cette prophétie s'est vérifiée ; en effet le Pape a commencé à régner souverainement en . . . . . 508 Si on y ajoute les 1290 années prédites par Daniel. . . . . 1290

On obtient. . . . . 1798